



Title	Une lecture de Poème d'Anne Hébert comme processus de l'aliénation pour la libération
Author(s)	Sanada, Keiko
Citation	Gallia. 1992, 31, p. 327-334
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/9876
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

Une lecture de *Poèmes* d'Anne Hébert comme processus de l'aliénation pour la libération

Keiko SANADA

I. René Lacôte qui pour la première fois a présenté Anne Hébert aux lecteurs français dit :

Nul mieux qu'Anne Hébert ne me paraît avoir saisi ce drame canadien français, dont elle fut une des premières à prendre une claire conscience (...) ¹⁾

En effet, il est incontestable qu'elle est un des auteurs les plus représentatifs du Québec au 20^e siècle. Elle n'en appartient pas moins pourtant au courant des écrivains de la littérature québécoise qui au 19^e siècle, avait loué et prétendu la supériorité des Canadiens français. Et bien loin de se limiter au Québec, elle habite maintenant à Paris et s'est acquise une réputation internationale à un tel point qu'on parle d'elle comme «un des plus grands poètes contemporains de langue française²⁾», et cela en écrivant des œuvres dont l'arrière-plan est toujours le Québec. Or, chez un tel auteur, où trouve-t-on l'originalité et l'universalité ? Dans ce petit essai, nous abordons cette question en examinant un de ses premiers chefs-d'œuvre, *Poèmes* ³⁾.

II. *Poèmes* d'Anne Hébert, publié en 1960 à Paris, s'est acquis une haute réputation. On peut dire que c'est un de ses premiers chefs-d'œuvre où apparaît nettement son originalité. Il comporte deux parties dont la première, «LE TOMBEAU DES ROIS», a obtenu un grand succès lors de sa publication en 1953 au Québec ; la deuxième s'intitule «MYSTÈRE DE LA

1) René Lacôte. *Anne Hébert Poètes d'aujourd'hui*, Seghers, 1969, p. 18.

2) André Rousseaux. *Le Figaro Littéraire*, le samedi 8 mai 1954, p. 2.

3) Anne Hébert. *Poèmes*, Seuil, 1960.

PAROLE». Dès les premières lignes de *Poèmes*, le lecteur est frappé par l'atmosphère originale et bizarre qui s'en dégage. Par exemple, regardons un poème du «TOMBEAU DES ROIS» intitulé «LA FILLE MAIGRE» :

Je suis une fille maigre / Et j'ai de beaux os. / J'ai pour eux des soins
attentifs / Et d'étranges pitiés (...) ⁴⁾

Les os symbolisent ici, me semble-t-il, une extrême dépossession en ce monde. Ensuite on peut lire :

Un jour je saisisrai mon amant / Pour m'en faire un reliquaire d'argent /
Je me pendrai / A la place de son cœur absent / Espace comblé (...)
Pare d'effroi la mort enclose (...)

Ici on décrit une sorte d'enfermement. En effet, le thème de l'enfermement, ou du lieu clos, apparaît souvent dans ce recueil. On le retrouve aussi dans «UNE PETITE MORTE»,

Une petite morte / s'est couchée en travers de la porte (...) Nous nous
efforçons de vivre à l'intérieur (...) Que pas un de nos mouvements
lents / Ne dépasse l'envers de ce miroir limpide (...) ⁵⁾

Ainsi, le magnétisme du lieu engendre l'enfermement et l'aliénation qui, à leur tour, laissent rôder la mort. Enfin dans «VIE DE CHATEAU», le contraste d'une présence solide de la mort et d'une substance creuse de la vie est accentué plus clairement.

C'est un château d'ancêtres / Sans table ni feu / Ni poussière ni tapis. /
L'enchantement pervers de ces lieux / Est tout dans ces miroirs polis
(...) / Toujours quelque mort y habite sous le tain / Et couvre aussitôt
ton reflet / Se colle à toi comme une algue (...) ⁶⁾

Finalement, le côté de la vie, comme une vapeur, se mêle à celui de la mort. Dans «UN MUR A PEINE», la vie rejoint la mort :

4) *Ibid.*, p. 33.

5) *Ibid.*, p. 47-48.

6) *Ibid.*, p. 54.

Un mur à peine / Un signe de mur / Posé en couronne Autour de moi /
Je pourrais bouger (...) / L'enlever comme une bague / Pressant mon
cœur (...) O liens durs / Que j'ai noués / En je ne sais quelle nuit se-
crète / Avec la mort ! (...) ⁷⁾

Comme nous l'avons vu jusqu'ici, Anne Hébert décrit l'extrême dépossession, l'aliénation, l'enfermement, la vanité, la solitude, la mort, pour ainsi dire, l'envers du monde sous diverses images.

Mais ces thèmes ainsi que l'atmosphère bizarre et originale qui imprègne ce recueil, de quoi relèvent-ils ? On peut trouver la clef de cette question si on jette un coup d'œil sur la société québécoise d'hier à aujourd'hui. Car c'est le drame même des Canadiens français déployés sur ce pays très particulier qui se reflète toujours sensiblement dans l'œuvre d'Anne Hébert et qui constitue le noyau à la fois de son originalité et de son universalité. Donc nous effectuerons un survol rapide de l'histoire du Québec dans la partie qui suit.

III. ⁸⁾ Depuis sa naissance, le Québec a été sans cesse le théâtre des combats dramatiques des francophones réclamant leur autonomie et leur libération de l'anglophonie, une majorité écrasante. Bien que les Français aient été les premiers à amorcer la colonisation du Canada au 16^e siècle, ils ont dû affronter, dans des conflits violents, les Anglais qui entreprenaient une colonisation à grande échelle. Enfin, lors de la guerre de 1760 (baptisée la Conquête), les Français ont essuyé une défaite décisive. Dès lors, les habitants français sont obligés de survivre, péniblement, en tant que peuple français sous la domination d'une nation étrangère. Il s'agira d'un parcours où la mort, la faim et le froid (il peut faire jusqu'à moins trente degrés en hiver) seront au rendez-vous.

Le peuple québécois a dû survivre dans des conditions extrêmement rigoureuses sur le plan physique, dans un grand dénuement (froid et faim) et dans un climat d'oppression intellectuelle créé d'une part par les Anglais et

7) *Ibid.*, p. 37-38.

8) Nous avons consulté les auteurs suivants pour la rédaction de cette partie :

P. A. Linteau et autres. *Histoire du Québec contemporain*, vol. I et II, Boréal, 1989.

Jacques Roger. *Histoire de la littérature française*, t. 2, Armand Colin, 1970.

Gilles Marcotte et autres. *Anthologie de la littérature québécoise*, vol. I-IV, La Presse, 1978.

d'autre part par l'abandon de la France, sa mère patrie. On peut dire sans exagération que l'histoire du Québec est l'histoire de la dépossession et de l'aliénation.

De plus, il est à noter que cette dépossession et cette aliénation résultent non seulement des relations entre le Québec et le monde extérieur (anglophonie, France), mais aussi, principalement, de la domination du clergé qui se poursuivra pendant encore longtemps. Le clergé exercera une grande influence sur les Canadiens français tout au long de l'histoire du Québec, en les dominant de connivence avec les Canadiens anglais. Lors de la Révolution en France à la fin du 18^e siècle et de l'écroulement de l'ancien régime, de même que pendant les manifestations du mouvement indépendantiste aux États-Unis, le clergé tentera d'éviter la propagation de ces influences. Ainsi, il conservera son pouvoir en écartant le Québec des courants de l'époque. Cette attitude est traduite par les paroles suivantes de M^{sr} Plessis, un évêque de Québec au début du 19^e siècle :

Tout ce qui affaiblit la France tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne assure nos vies, notre liberté, (...) notre culte, notre bonheur⁹⁾

Par ailleurs, le clergé impose aux Canadiens français une vision étroite avec, comme préoccupations exclusives, le salut de l'âme et les valeurs traditionnelles, les empêchant ainsi de regarder la réalité en face. Le Québec devient alors une société fermée, agricole, laissée à l'écart du courant d'industrialisation du 20^e siècle. Ce n'est qu'à la révolution tranquille, en 1960, que le Québec se libère enfin de cette situation fermée et stagnante et renaît en tant qu'état démocratique et industrialisé qui vise à hériter d'une culture française.

Cependant, cette dépossession et cette aliénation psychologiques par le clergé laissent des traces irréparables dans les cœurs des Canadiens français. Le plus grave est qu'on leur a longtemps caché la réalité sous des allures de vie paisible. Par conséquent, les Canadiens français, c'est-à-dire les Québécois, ont dû chercher un chemin pour la libération, affligés d'une aliénation non seulement extérieure, mais aussi intérieure d'eux-même.

9) M^{sr} Plessis. *Discours pour Sa Majesté britannique*, éd. de Québec, 1905, p. 25.

IV. Il va sans dire que c'est sur le plan littéraire que ce drame québécois se reflète le mieux. Alors, la littérature québécoise a été imprégnée pendant longtemps de l'absence de la réalité à cause de l'idéalisme répandu dans cette littérature dès le 19^e siècle. Ce qui est étonnant, c'est que dans ce climat le clergé a expulsé le plus possible l'influence des œuvres naturalistes comme celles de Zola et de Flaubert, en les rangeant sous l'étiquette des œuvres froides et dangereuses. Enfin, on a dû attendre l'apparition des auteurs qui ont donné naissance à un courant baptisé la littérature de l'absence dans laquelle ils ont révélé sans pitié l'absence de la réalité d'eux-mêmes, pour qu'on puisse reconnaître une vraie littérature universelle au Québec.

Regardons ici le poème *«CAGE D'OISEAU»* de Saint-Denys-Garneau, cousin d'Anne Hébert, un des poètes pionniers qui appartiennent à ce courant :

Je suis une cage d'oiseau / (. . .) L'oiseau dans ma cage d'os/ C'est la mort qui fait son nid (. . .)¹⁰⁾

On reconnaît ici, comme dans un poème d'Anne Hébert, l'image des os qui symbolise une extrême dépossession ici-bas et celle de la mort qui niche dans le cœur des êtres humains en le rongant petit à petit. Elles sont les preuves que c'est lui qui a mis en lumière une réalité cachée depuis longtemps au Québec, provoquant un véritable éveil de la littérature québécoise. Dès le début de la littérature québécoise, Saint-Denys-Garneau s'est concentré principalement sur le sort du Québécois et en a exprimé les côtés sombres. Anne Hébert en parle ainsi :

Cet homme a vécu son aventure intérieure jusqu'à l'éclatement de sa solitude dans la mort, (. . .) et sa voix nous atteint comme la première grande voix, à quel prix délivrée de notre pays obscur et silencieux¹¹⁾.

A ce sujet, elle ajoute également :

(. . .) entreprendrons-nous la patiente, dure, ardente quête de nos droits de vivants, de nos pouvoirs de poètes à même la terre des hommes¹²⁾.

10) Saint-Denys-Garneau. *Poésies complètes*, Fidès, 1949, p. 96.

11) Anne Hébert. *Saint-Denys-Garneau—Scénario et commentaire de film*, O. N. F., 1960.

12) *Ibid.*

En effet, elle tente d'entraîner les gens d'un pays exilé plein de l'absence, de la dépossession et de la mort vers la terre des hommes. Dans un sens elle est la successeuse de son cousin Saint-Denys-Garneau. L'entrée en scène d'Anne Hébert marque le début d'une nouvelle phase, comme le passage de l'éveil à la libération, soit la naissance de la littérature québécoise.

Or, maintenant, les thèmes apparaissant dans son œuvre deviennent évidents : la dépossession, le regard sur soi, la solitude et la mort, tous des formes d'aliénation. Qu'il suffise de se rappeler les poèmes cités dans la deuxième partie ; il ne s'agit de rien d'autre que des réalités québécoises. Et elle les décrit d'une manière plus distincte et admirable que jamais. Décrire à fond les réalités, fussent-elles négatives et sombres, c'est là le seul itinéraire qui conduise à la libération d'autant plus qu'on avait évité pendant longtemps de se trouver face à face avec les réalités au Québec. Et, dans *«LE TOMBEAU DES ROIS»*, ces thèmes convergent sous forme de belles images très fortes :

J'ai mon cœur au poing. / Comme un faucon aveugle. Le taciturne
oiseau pris à mes doigts / Lampe gonflée de vin et de sang, / Je des-
cends / Vers le tombeau des rois / Etonnée / A peine née (...) L'immo-
bile désir des gisants me tire (...) ¹³⁾

Ici apparaît une image frissonnante de l'unification avec la mort, l'extrême de l'envers du monde :

Avides de la source fraternelle du mal en moi/ Ils me couchent et me
boivent ; (...)

Et les morts hors de moi, assassinés, / Quel reflet de l'aube s'égare ici ? /
D'où vient donc que cet oiseau frémit / Et tourne vers le matin / Ses
prunelles crevées ?

Enfin, le poème se termine, à notre surprise, par l'image qui préfigure vaguement une espérance. C'est-à-dire une vraie libération. On ne peut pas la gagner sans l'unification fondamentale avec la réalité. Le poète le réalise dans la belle et foudroyante image qui clôt le poème.

13) Anne Hébert. *Poèmes*, Seuil, 1960, p. 59-61.

V. Alors, notre examen jusqu'ici nous amène à la conclusion que *Poèmes* d'Anne Hébert constitue un itinéraire pour la libération, surtout sur le plan thématique, de l'aliénation des Québécois. Au-delà de cela, dans la mesure où on considère que cette condition d'aliénation atteint tous les êtres humains, ses œuvres revêtent un caractère universel.

Par ailleurs, si nous portons attention au niveau littéral des mots d'Anne Hébert, nous sommes surpris de l'originalité de ces derniers, de leur texture, de leur simplicité jusqu'au dénuement et de leur ton métallique. Par exemple, Pierre Emmanuel dit ce qui suit :

(. . .) Un verbe austère et sec, rompu, soigneusement exclu de la musique :
des poèmes comme tracés dans l'os par la pointe d'un poignard (. . .)¹⁴⁾

Mais, qu'entend-t-on par là au juste ? A ce sujet, Gille Marcotte fait une remarque intéressante. Cela signifierait :

(. . .) (qu') on y parle de fontaines, d'oiseaux, d'arbres, de maisons, de villes, mais les images évoquées par ces mots sont privées de coloration individuelle. Le particulier n'existe pas pour cette poésie. Elle ne nomme, elle ne possède, que le plus général, ce qui commence tout juste d'exister (. . .).

Ce point de vue, me semble-t-il, cerne très justement un aspect essentiel de ces mots¹⁵⁾.

En outre, une observation plus attentive nous en révèle un autre aspect. Ainsi, souvent, dans ses poèmes, les mots apparaissant ont une signification inattendue par rapport à celle qu'on leur attribue généralement. Dans *«LA FILLE MAIGRE»*, par exemple, l'un des protagonistes dira *«J'ai de beaux os»* alors que ceux-ci ont habituellement une connotation sinistre. Dans *«LES MAINS»*¹⁶⁾, celles-ci sont toujours tendues, sans rien saisir. Dans *«UN MUR A PEINE»*, le mur sera l'image de la fragilité et de la précarité et non de la solidité. Dans *«LE TOMBEAU DES ROIS»*, on évoquera un faucon aveugle, l'oiseau étant privé de l'un de ses attributs essentiels de chasseur.

14) *Ibid.*, p. 11, Présentation par P. Emmanuel.

15) Gilles Marcotte. *Une littérature qui se fait*, H. M. H., 1968, p. 82.

16) Anne Hébert. *Poèmes*, Seuil, 1960, p. 21-22.

Dans *«LES PETITES VILLES»*, on peut lire :

Les petites villes dans nos mains / Sont plus austères que des jouets /
Mais aussi faciles à manier (...) ¹⁷⁾

La ville est décrite comme un jouet, quelque chose que l'on peut facilement manier bien que de par leur nature, elles incarnent la grandeur, l'enveloppement de l'être humain. Enfin, chacun des mots est chargé d'images contradictoires. Le sens propre est trahi et obscurci. La nature des mots donne naissance au mystère.

M. Foucault dit que le langage n'est plus «un signe des choses absolument certain et transparent» et qu'«il n'y a plus cette parole première, absolument initiale»¹⁸⁾ aujourd'hui. Son avis nous éclaire de façon très intéressante, à mon avis, sur la nature des mots d'Anne Hébert. Chargés d'images contradictoires, ils reflètent l'état actuel de la langue, son obscurité et sa situation précaire dans notre société. Ce que Foucault décrit, c'est cette sorte d'aliénation linguistique qui afflige tout le monde à l'heure actuelle. Ainsi, Anne Hébert aborde, malgré elle, l'aliénation de tous les êtres humains d'aujourd'hui. Elle ne parle donc pas que de l'aliénation québécoise, mais aussi d'une libération universelle. Elle cherche, au moyen de la réalité actuelle de la langue, les premiers mots authentiques possédant et nommant les choses. Pierre Pagé a raison quand il dit :

(...) elle sait peut-être mieux que quiconque le prix de la parole¹⁹⁾

«Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer (...)»²⁰⁾. Ainsi, à travers les aspirations fondamentales du Québec, pays très particulier, Anne Hébert aborde plus que jamais l'une des questions les plus importantes pour nous tous aujourd'hui : la libération humaine à travers «le salut qui vient de toute parole juste, vécue et exprimée»²¹⁾.

(F. 1983 立命館大学非常勤講師)

17) *Ibid.*, p. 27.

18) Michel Foucault. *Les Mots et les Choses*, Gallimard, 1966, p. 51-59.

19) Pierre Pagé. *Anne Hébert*, Fidès, 1965, p. 101.

20) Anne Hébert. *Poèmes*, Seuil, 1960, p. 71.

21) *Ibid.*